

# RESISTANCE UNIE

*en Gironde*

N° 97 bis - 25<sup>ème</sup> année  
Sites Internet:  
<http://www.ffi33.org>  
<http://www.anacr33.org>

ISSN 0992-6852 - prix au numéro: 3 €

*Le magazine ouvert à tous les Résistants et à ceux qui partagent leurs valeurs.*

Numéro spécial

## *CONCOURS DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION ANNÉE 2011-2012*

**Thème 2011 - 2012**

**« La Résistance dans les camps  
de concentration nazis. »**

*maquette: Jacques Loiseau*

Document établi en hommage à nos ami(e)s témoins:

**Mmes**      **Bonnafon Germaine**  
                 **Labat Léone**

<b>Mrs.</b>	<b>Chataigné Guy</b>	<b>(Camp de Sachsenhausen)</b>
	<b>Grébol Jacques</b>	<b>(Camp de Sachsenhausen - Kommando de Kustrin)</b>
	<b>Joly Roger</b>	<b>(Camp de Neuengamme)</b>
	<b>Soulu Emile</b>	<b>(Camp de Neuengamme)</b>

**Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance**  
**13 rue Edmond Blanc - Caychac - 33290 - Blanquefort**

## I - Une extermination économique

### I - 1 L'environnement concentrationnaire

Les camps de concentration furent établis, dès le mois de mars 1933<sup>(1)</sup>, au motif de contribuer à la « sécurité du Reich ». La population concentrationnaire allait bientôt se révéler disparate puis cosmopolite. Le but recherché par les geôliers était de briser moralement les individus jugés nuisibles au peuple allemand en les affaiblissant physiquement de surcroît. Nous avons là des gens jugés indésirables pour des raisons politiques mais, aussi, par ce que « polluant la race germanique », tels les homosexuels ou encore les auteurs de délits criminels. Donc, à côté de ces asociaux, allaient devoir survivre les opposants nationaux au régime nazi puis les résistants des pays occupés, les républicains espagnols, que l'on alla chercher jusque dans les stalags des prisonniers de guerre, ainsi que des officiers et commissaires politiques soviétiques, comme des élites polonaises. Cette promiscuité calculée voulait déstabiliser et détruire l'ennemi redouté : le politique.

Et le flot des détenus arrivant dans les camps n'allait pas faiblir ; au contraire, la population de certains camps devait, en quelques jours, se multiplier par quatre.

Dans leur implacable logique d'anéantissement, les S.S mettaient en place leur politique de sous-alimentation en précisant, d'ailleurs, à tout nouvel arrivant, que la seule sortie envisageable du camp était la cheminée du crématoire.

Les camps d'extermination, quant à eux, étaient principalement destinés aux génocides des Juifs et des Tsiganes mais ont été aussi utilisés pour l'assassinat d'autres détenus, comme par exemple, des prisonniers de guerre soviétiques.

<sup>1</sup> Dachau, mars 1933, Orianenbourg, 20 mars 1933, Buchenwald, 3 juin 1936, Ravensbrück, le 15 juillet 1937

### I - 2 Un révoltant outil de production et d'extermination rentable

Le 29 septembre 1941<sup>(1)</sup>, Pohl, inspecteur général des K.Z, ordonnait de créer dans chaque camp un service d'organisation du travail (*Arbeitseinsatz*).

L'attaque surprise menée par les Japonais contre les USA, à Pearl Harbour, annihilait l'espoir des nazis de voir s'ouvrir un second front, contre l'URSS, en Sibérie. L'Allemagne nazie devait envisager une guerre longue et « totale » et il devenait indispensable de remplacer les nationaux appelés ou rappelés sous les drapeaux.

Deux impératifs se posaient, toutefois. En effet, l'existence du système concentrationnaire se basait sur les deux buts suivants :

« l'extermination et le travail » que l'on pouvait bientôt résumer par :

« l'extermination par le travail. » ainsi que cela était

précisé par l'ordonnance du 3 mars 1942 : « L'exploitation de la main-d'œuvre doit être ainsi appliquée jusqu'à la limite du possible afin que le travail puisse atteindre le plus grand rendement. » (2)

Propos confirmés par Goebbels pour qui « l'anéantissement par le travail est le meilleur et le plus productif ». Dans ce cadre économique certains juifs pourront échapper à la mort par le travail.

Ces dispositions allaient soumettre à la machine de guerre allemande des millions d'hommes et de femmes contraints de travailler, en survie, pendant un temps maximum de neuf mois, le temps estimé par la SS afin de pouvoir récupérer environ 1631 marks générés par le travail de

Gain brut en 9 mois	
<i>Location (6 marks/jour)</i>	1620 marks
<i>Bijoux, dents en or...</i>	202 marks
<b>Total des gains</b>	<b>1820 marks</b>
Dépenses en 9 mois	
<i>Nourriture (0,6 marks/jour)</i>	162 marks
<i>"Amortissement" vêtement</i>	27 marks
<i>Combustible (bruler le corps)</i>	2 marks
<b>Total des dépenses</b>	<b>191 marks</b>
Gain net en 9 mois	
<b>1820 marks - 191 marks = 1631 marks</b>	

chaque déporté.

Neuf mois et après ?

<sup>1</sup> Le livre de la Déportation, Marcel Ruby, 1995, Editions Robert Laffont, page 37

<sup>2</sup> dito

**a - Importance de l'économie S.S**

Jusqu'en 1939, Heinrich Himmler n'a pris contact avec l'économie qu'au travers de l'usine de porcelaine d'Allach, sous camp de Dachau et entreprise S.S. comme l'eau minérale Appollinaris, élément de poids dans sa croisade contre l'alcoolisme.

La seconde guerre mondiale allait permettre l'éclosion d'une économie S.S. contrôlant environ 500 entreprises et produisant, par exemple, 75 % des boissons non alcoolisées. Le Führer surnomme Himmler: "le plus puissant industriel d'Allemagne". Le phénoménal réservoir à sa disposition joue en sa faveur.

L'éventail des activités est très large allant de la briquetterie, aux carrières de pierre, de granit, de gravier, d'huile de schiste, mais aussi des matériaux de construction, du ciment, des eaux minérales, nous vous les avons déjà signalées, des boucheries et des charcuteries, des boulangeries, des fabriques de meubles, d'articles et de vêtements militaires. A cela s'ajoutaient encore des usines d'armement militaire auxquelles les S.S louaient de la main d'oeuvre.

Si nous prenons le camp de Flossenburg pour exemple nous constatons 6 kommandos en 1942, 92 en 1945 travaillant aussi bien pour une boulangerie ou louant 6000 détenus sur un seul chantier. Rapport du mois de décembre 1944: 3,7 millions de Reichmark. Le chiffre global de l'année dépassera 10 millions de marks

**b - Gestion de la main d'oeuvre**

Le 21 avril 1942, conscient de l'intérêt qui en découle, Glücks, chef de l'Inspection des K.L., s'inquiète du fait que sur 136000 entrant dans les camps, 70000 étaient déjà morts.

"Avec un tel taux de mortalité, le chiffre des détenus ne pourra jamais atteindre celui que le Reichführer SS a ordonné." Il était alors demandé à ce que les médecins des camps surveillent davantage la nourriture des détenus ainsi que les conditions de travail. **"Le Reichführer-SS a ordonné que la mortalité soit sensiblement diminuée.(1)**

Dans plusieurs camps, les politiques (triangle rouge), les de l'emprise des détenues de droit commun (triangle vert), faisaient ressortir que la plupart d'entre eux venant de la société civile et économique, il leur serait sans doute plus facile d'organiser et de gérer d'une manière plus rentable la main d'oeuvre offerte par l'ensemble des détenus.

Le but principal était en fait d'investir les différents postes de la structure pouvant permettre d'appliquer, dans la limite du possible, la politique d'entraide et de solidarité seule capable d'envisager la survie, non pas de tous mais d'un maximum. Cela, évidemment, en sachant que l'assistance portée à l'un pouvait demander le sacrifice d'un autre.

<sup>1</sup> Histoire du camp de Dora, La Découverte, page 26, André Sellier

**II - La Résistance dans les camps**

Dans un tel environnement Résister, c'était d'abord s'opposer aux desseins des SS et participer dans la mesure du possible à la défaite de l'Allemagne et de ses alliés.

Il faut encore savoir que dans les théories du « droit naturel » la « Résistance à l'oppression » est l'un des trois types de « droit naturel » avec la « liberté » et "l'égalité". Pour le politique la Résistance se définit comme le combat contre un envahisseur, un occupant ou un régime indésirable.

Ces différentes définitions laissent supposer que différentes formes de Résistance sont donc possibles allant de la lutte armée à la simple survie. Précisons à ce propos que cette idée d'autodéfense entendait, pour les déportés, défendre les acquis de la civilisation face à la bestialité que l'on souhaitait voir s'éteindre.

Mais peut-on résister en enfer sous la menace des kapos, les coups reçus, la faim au ventre, le froid dans le corps, les poux, le typhus, la terreur... ? Des êtres qui n'ont plus de nom, que seul un numéro identifie et qui, pour leurs bourreaux, ne sont que des « Stücke », des morceaux qui n'existent pas. Déjà difficilement envisageable dans le cadre du camp de concentration (KL) on voyait mal résister dans un camp mixte comme Auschwitz, groupant à la fois concentration et extermination, ce dernier qualificatif entraînant la mort immédiate,

comme à Sobibor, camp qualifié pour la seule extermination. Du seul environnement allait dépendre la possibilité et la forme du combat approprié.

Dans l'univers concentrationnaire, le terme de Résistance acceptait tout acte tendant à conserver à l'individu son apparence d'humanité, l'aidant à se maintenir et à survivre avec pour armes principales : la tolérance et la solidarité. Et c'est ainsi que l'inconcevable pouvait se produire ; des femmes et des hommes y ont cru, se sont lancés dans l'entreprise et l'ont réussie.

L'histoire de cette Résistance est évidemment fragile. Elle ne repose que sur les témoignages d'un petit nombre. Le plus extraordinaire est que, dépassant leur dénuement, leurs misères, jouant avec le lien ténu qui les maintenait en vie, certains eurent à l'esprit l'idée du travail mal fait, de la tâche mal remplie, du sabotage pouvant pourtant entraîner la condamnation fatale sur la place d'appel.

## II - 1 La solidarité nécessaire

*En 1944, Himmler expose avec cynisme ce système et son évolution.*

*"Ces récidivistes (1) allemands, quelques 40000, sont mes sous-officiers pour cette société. Nous avons nommé, là, ceux que nous appelons "kapos" (2). Il y en a ainsi un qui a la responsabilité de 30, 40 ou 100 autres détenus. de la minute où il est "kapo", il ne couche plus avec les autres. Il est responsable de l'exécution des travaux imposés, il doit veiller à ce qu'il n'y ait pas de sabotage, qu'ils soient propres, qu les lits soient bien faits. Autrement dit, aiguillonner ses hommes. De la minute où nous ne sommes plus satisfaits de lui, il n'est plus "kapo", il couche de nouveau avec ses hommes. Il sait alors qu'ils le tueront dès la première nuit. Comme nous n'avons pas assez d'Allemands on s'arrange naturellement pour qu'un Français soit "kapo" des Polonais, un Polonais "kapo" des Russes, de manière à jouer d'une nation contre l'autre." 3*

<sup>1</sup> "Triangles verts"

<sup>2</sup> une définition: du latin "caput", la tête  
autre possibilité, contraction de Kameradenpolizei "camarade policier".

<sup>3</sup> Le livre de la Déportation, Marcel Ruby, Robert Laffont, 1995, page 59

*« Nous avons toujours eu à nous battre sur deux fronts, contre deux ennemis aussi redoutables l'un que l'autre. D'abord les S.S, puis l'autre catégorie de détenus, les souteneurs, les pédérastes, les gangsters et les assassins, qui souvent étaient nos ennemis les plus dangereux. Sortis, avec la bénédiction des S.S, des prisons dans lesquels ils purgeaient leurs peines, ils implantèrent ici les méthodes du banditisme et créèrent le racket. Il fallait se battre, non seulement pour sauver sa vie mais son idéal. Tous ces ignobles individus avaient l'appui des S.S et les S.S pouvaient tout d'exiger d'eux. Pour les vaincre, les écraser et les mettre hors d'état de nuire, il nous a fallu employer contre eux leurs propres méthodes. Nous les avons compromis, nous les avons fait tomber dans des pièges. » (1)*

<sup>1</sup> Sachso, Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Plon 1982, page 355

La promiscuité, imposée par les geôliers, souhaitait isoler les détenus en opposant, tout d'abord, politiques et droits communs mais aussi en jouant sur les diverses nationalités et les problèmes que certaines avaient à régler entre elles. Il est certain que les détenus français devaient payer, malgré eux, la politique chaotique de leur gouvernement et que les Polonais, en particulier avaient quelques difficultés à fraterniser avec eux. Or, l'existence d'un constant danger de mort, parvint à rapprocher les hommes, malgré

les problèmes historiques, les tensions idéologiques de politiques et de croyance, la difficulté d'échanges entre différentes langues. La même idée prégnante de survie se devait d'aplanir les difficultés. La complicité se devait d'intervenir avant que s'établisse la solidarité.

Des réseaux complexes et multinationaux se mettaient en place dans le double but de protéger les plus faibles et d'essayer de saboter le travail effectué au profit du Reich

allemand.

A Auschwitz, différents groupes nationaux fusionnaient pour organiser le « Groupe de combat d'Auschwitz ».

Buchenwald, par exemple, connut l'existence de deux structures remarquables : une organisation communiste française animée, jusqu'en mai 1944, par Lucien Lagarde puis, après cette date, par Marcel Paul arrivant d'Auschwitz et une organisation gaulliste constituée par Henri Manhès et Eugène Thomas. Les deux groupes devaient logiquement s'entendre et

mettaient en place le « Comité des intérêts français », le « CIF », fort d'une trentaine de groupes. Elle allait participer au Comité international clandestin et au Comité militaire international, constitués de déportés de toutes origines, de toutes nationalités. A Dachau, c'est Edmond Michelet qui préside le Comité national français avec Oskar Muller, vieux militant communiste, comme président du Comité international. Au printemps 1944, se mettait en place à Mauthausen un Comité international avec les Autrichiens Kohl, Marsalek, Mayer, du Tchèque Arthur London, de l'Espagnol Manuel Rasola et de nombreux communistes français. Lorsque arrivèrent à Sachsenhausen, en juillet 1941, les mineurs du Nord et du Pas-de-Calais, était déjà en place une organisation clandestine dirigée par des antifascistes allemands,

notamment les communistes Albert Buchmann, Rudi Grosse et le Lagerälteste Harry Naujocks. A partir du 25 janvier 1943, date à laquelle arrivaient deux transports de Compiègne, allait se constituer une formation de résistance française qui allait faire reconnaître sa qualité par les cinquante mille détenus de nationalités diverses. Si Ravensbrück ne connut pas d'organisation structurée de Résistance, les contacts personnels allaient permettre de faire pénétrer des déportés à la cuisine, au vestiaire, au magasin de chaussures, au service du travail, au Revier et même dans la police du camp. C'était là, d'incroyables rassemblements de femmes et d'hommes épuisés, affaiblis physiquement mais ayant encore suffisamment de fierté et de colère pour espérer malmener la

puissance nazie.

Deux objectifs principaux se présentaient aux détenus menant la Résistance avec, tout d'abord, un combat contre les structures, ces structures broyeuses de vies qu'il leur fallait jouer pour gagner le combat de la survie en assurant :

- la lutte quotidienne pour la propreté, propreté de la personne, mais aussi dans la baraque en assurant, malgré l'effort nécessaire, un minimum d'ordre.

- « l'organisation » solidaire des moyens de survie (nourriture, vêtement, couvertures, chaussures...) mais encore
- l'infiltration dans des postes clefs qu'ils soient administratifs ou, plus matériellement, permettant d'accéder aux cuisines.

Cela étant assuré viendrait alors, à l'heure de la Victoire, l'effort pour la libération, tant espérée, et qui se profilerait enfin.

## II - 2 Le poids des structures internes

Un seul moyen pouvait s'envisager pour améliorer la solidarité et, par là-même, lutter dans de meilleures conditions contre la mortalité concentrationnaire. Comme nous le savons, à l'organigramme S.S se juxtaposait une structure faite de "Kapos" et de "Lager" recrutés parmi les détenus arborant le "triangle vert" des prisonniers de droit commun, parfois simple escroc mais, souvent, criminel ou violeur.

La solution qui résidait dans l'occupation des postes-clefs de l'administration par des détenus politiques, les "triangles rouge", a été dans la plupart des camps un enjeu décisif. En place, les résistants allaient utiliser le pouvoir que leur donnait leur position pour aider leurs camarades de détention en réduisant les brutalités, les vexations, les vols, le racket, les détournements de nourriture et les assassinats. Pour cela, le remplacement des "Triangles verts" par des "Triangles rouges" s'imposait. Ceci devait conduire à des combats fréquents entre les deux parties jusqu'au début de l'année 1943, alors que Berlin s'inquiétait de la rentabilité de son outil économique.

Les points structurels auxquels les détenus souhaitaient accéder, afin de trouver un peu d'espoir et de sursis dans leur misère, étaient le domaine médical, la cuisine, l'administration et le service du travail.

Ces postes clefs étaient en fait dangereux car s'il est vrai qu'ils apportaient assurément des privilèges, ils mettaient leurs responsables face à la S.S les limitant ainsi dans leurs actions; c'était là des fonctions ambiguës qui conduisirent, après-guerre à des contestations et des critiques dans les critères de choix. Rappelons que pour sauver une vie il était nécessaire, parfois, d'en condamner une autre..

Sur la fin de 1943, les "Triangles rouges" ayant repris l'administration en main, le comité allemand réussit à faire admettre la mise en place d'un block

spécialement réservé aux moins de dix-huit ans.

De meilleurs vêtements, des suppléments de nourriture et du travail en Kommando beaucoup plus supportable allaient permettre la remise sur pied de détenus en détresse.

*"Au coeur du système concentrationnaire nazi", Sachso, Pocket - 2003, page 274*

Jacques Grébol nous conte qu'après avoir subi un kommando pénitentiaire et se heurtant à un des responsables, il fut désigné par trois fois par celui-ci pour des travaux difficiles et meurtriers. Par trois fois, sur intervention de ses amis, notre témoin fut épargné par les bons soins du "Vieux Paul", un communiste allemand, doyen de son état et que, lui-même, ne connaissait pas.

*Témoignage de Roger Joly camp de Neuengamme*

"Partant de Compiègne en direction des camps, nous nous trouvions, évidemment, entassés dans les wagons S.N.C.F. dans des conditions épouvantables auxquelles certains de nos compagnons ne purent résister; nous décomptions six morts à l'arrivée. Ecrasés les uns sur les autres, nous avons subi un transport de 4 jours et 3 nuits; voyage rallongé du fait que le camp de Buchenwald, but de notre convoi, ne pouvait nous recevoir et nous rejetait vers Neuengamme, ce qui nous avait coûté un jour de voyage supplémentaire.

L'homme le plus proche de moi, Louis T. était un Suisse, mais un Suisse qui, amoureux de la France, était venu sur notre sol, défendre la Liberté. Arrêté comme nous il était déporté. Il avait cinquante ans, j'en avais vingt.

Arrivés à destination, 2.000 prisonniers descendaient du convoi dans les cris et les coups pour les opérations d'arrivée. Une fiche était établie pour chaque détenu, le plus souvent avec difficultés, la langue allemande n'étant pas familière au plus grand nombre d'entre nous. Louis T. parlait à la fois l'allemand et le français. Il était de suite affecté aux travaux de bureaux, où, travaillant au chaud, partageant les lieux avec un SS, il était chargé de l'analyse administrative du dossier individuel des détenus. Tous les dossiers passaient entre ses mains et devaient être affectés par ses soins à l'une des quatre classes suivantes afin de déterminer le degré de dangerosité du détenu:

- 1 - détenus sans remarques particulières;
- 2 - détenus pris dans le maquis les armes à la main, par exemple;
- 3 - ensemble des détenus arrêtés pour espionnage;
- 4 - personnalités de la Résistance

Les détenus des cas 1 et 2 déjà jugés restaient au camp; par contre, les deux dernières catégories voyaient leurs dossiers remonter à Berlin, pour revenir, en général, alourdis d'une peine de mort.

Mon dossier personnel qui méritait la classe 3, se retrouva soumis, à plusieurs reprises, au visa de Louis T. A chaque présentation Louis T. l'escamotait avant de le glisser dans la pile des dossiers déjà visés, dès que cela était possible, évitant ainsi son envoi à Berlin et me sauvant d'une exécution quasi certaine. Louis T un homme à qui je dois d'être encore en vie.

## a) Le monde sanitaire

L'environnement médical et sanitaire, dans l'ensemble des camps, fidèle aux grands choix de la politique nazie, ne pouvait qu'inspirer appréhension et terreur. A ce propos, rappelons la phrase prononcée par Himmler, en 1941, lors d'un passage à Oranienburg:

*"Dans un camp, il n'y a que des valides ou des morts. Les malades n'existent pas."*

Ainsi à Bergen Belsen, les Déportés médecins s'efforçaient d'aider les malades en se heurtant aux kapos et infirmiers SS, criminels sans connaissances médicales, qui malmenaient et torturaient selon leur bon plaisir. Infirmier en chef, Karl Rothe, était un ouvrier ajusteur, emprisonné pour le viol et le meurtre d'un jeune enfant. Cet homme prônait l'euthanasie et se chargeait de faire de la place dans le Revier surchargé en "abrégeant" les souffrances des "malheureux". A l'été 1944(1), il avait ainsi plus de 200 assassinats à son actif par une injection de phénol dans le coeur, avec souvent des ratés. Un tribunal clandestin de déportés se mettait en place et le condamnait à mort. Enfermé dans une pièce, dont il tentait de s'échapper en déclouant une planche. Il fut apparemment **lynché à mort** avant de se **suicider** par pendaison.(2)

<sup>1</sup> "Le livre de la Déportation", Marcel Ruby, Robert Laffont, 1995, page 57

<sup>2</sup> "Les médecins de l'impossible" Christian Bernadac, France-Empire, 1968, page 421

Cas exceptionnel, celui du capitaine SS Piazza, médecin de son état et qui déclarait à son arrivée au camp de Natzweiler:

"Je tiens à ce que chaque médecin demeure indépendant. "

Dès le lendemain de cette déclaration, le Revier se dotait de deux blocks supplémentaires.(3). En quatre mois, les médecins français, malgré le commandant SS Kramer et malgré Berlin, furent autorisés à soigner les malades, à s'organiser et, parallèlement, à protéger les chefs de Résistance détenus, comme le général Delestrain. Le général, déclaré "Nuit et Brouillard", attendait son transfert à Breslau pour un jugement qui ne pouvait que déboucher sur une condamnation à mort. Par deux fois, pour des raisons médicales, son séjour au Revier fut prolongé.(4)

A Neuengamme, une autre figure, chère à notre coeur de Bordelais, le docteur Albert Barraud, l'homme qui permit à notre ami Emile Soulu de vivre et de survivre à ce calvaire. Etant atteint d'une pneumonie, il fut admis à l'infirmerie aux soins du docteur Barraud qui réussit à le garder sous sa garde pendant trois semaines, temps d'hospitalisation bien loin des huit jours habituels, laps de temps au bout duquel les malades décédaient, en général et étaient envoyés au four crématoire.

<sup>3</sup> *ditto*, page 22

<sup>4</sup> *Abattu à Dachau le 19 avril 1945*



A Falkensee, un Comité clandestin et international de Résistance s'était organisé. La majorité des détenus, dans ce camp, portait le "Triangle rouge" des politiques. Le rendement économique primant sur toute autre considération la protection accordait aux "Triangles verts" va être abandonnée. Les postes de responsables vont passer aux "rouges" triomphants. C'est ainsi que le Revier passe aux mains de Gustave Butgereit, communiste allemand, arrêté en 1933 qui s'entourait de deux médecins soviétiques, un Danois, du docteur français Breitman, de Georges Septépé et de Bernard Dutasta, étudiant en médecine.

Tout en restant dans les limites fixées par les SS, l'équipe médicale s'efforçait d'apporter un maximum de réconfort aux 250 détenus. Ceci n'était guère facile le nombre d'admission par jour étant limité à trois et le pouvoir SS du camp n'acceptant que 10 exemptions de travail. Ces mesures drastiques allaient pourtant s'assouplir à la longue.

L'équipe médicale alors en place devait ajouter à ses connaissances un dévouement et une faculté d'adaptation étonnante. Ainsi, les médicaments qui auraient permis de combattre une pneumonie manquant dans la pharmacie du Revier, le docteur

Breitman recourait au procédé ancien de "l'enveloppement" pour sortir un mourant du coma. Remède de grand mère, thérapie du passé ou, parfois, bricolage, aucune solution n'était écartée par ces médecins de l'impossible qui, à leur foi de Résistants, ajoutaient encore les vertus du serment d'Hippocrate. Le temps passant, la Victoire approchait. L'équipe médicale de Falkensee se préoccupait des 1500 détenus dont elle se sentait responsable et alors qu'elle ne pouvait hospitaliser au delà de 90 malades et qu'elle ne pouvait délivrer plus de 60 exemptions de travail.

Elle mettait alors en place une rapide rotation des hospitalisation dont la durée passait, en moyenne, à une semaine, le temps de se reprendre. Cette pugnacité et cette détermination iront jusqu'à refuser l'évacuation du Revier lorsque fut donné l'ordre d'évacuer le camp. Le docteur Breitman obtenait encore de conserver sous sa garde les éclopés et les exempts.(5)

<sup>5</sup> Les médecins de l'impossible, Christian Bernadac, Editions France-Empire, 1968, page 62



Albert Barraud

*"Il y a actuellement, dans le camp, trois fois plus de malades que je n'en puis accueillir. La guerre sera finie dans cinq ou six mois au plus tard. Il s'agit, pour moi, de faire tenir le coup jusque là au plus grand nombre possible. J'ai choisi. Vous, et d'autres, vous vous remettez lentement. Si je vous renvoie au camp, dans cet état et dans cette saison (on était à la fin décembre), vous serez morts en trois semaines. Je vous garde. Et - écoutez-moi bien - je fais entrer ceux qui ne sont pas très gravement atteint, qu'un séjour au Revier peut sauver. Ceux qui sont perdus, je les refuse. Je ne peux pas m'offrir le luxe de les accueillir pour leur offrir une mort paisible. Ce que j'assure, c'est la garde des vivants. Les autres mourront huit jours plus tôt; de toute façon, ils seraient morts trop tôt. Tant pis, je ne fais pas de sentiment, je fais de l'efficacité."*

La colère en lui, il poursuivait:

*"Tous mes confrères sont d'accord avec moi, c'est la voie juste. Mais nous ne pardonnerons jamais aux Allemands d'avoir contraint les médecins à faire un tel choix pour respecter leur vocation. Chaque fois que je refuse l'entrée à un moribond et qu'il me regarde avec stupeur, avec effroi, avec reproche, j'ai l'impression de commettre un*

*assassinat. Je voudrais lui expliquer que j'échange sa vie perdue contre une vie peut être sauvée. Il ne comprendrait pas. Et je sais bien que mon impression est fautive. Mais il est vrai aussi que ces hommes sont assassinés. Ils le sont par d'autres à qui j'arrache plus de victimes que je ne leur en laisse".(1)*

Le docteur Albert Barraud mourut à bord du navire "Cap Arcona" dans la tragédie de la baie de Lübeck, à la veille de sa libération

<sup>1</sup> "Les médecins de l'impossible", Christian Bernadac, Editions France-Empire, 1968, page 235  
"L'homme et la bête", Gallimard, 1947

#### Témoignage de Roger Joly, camp de Neuengamme

Henri S. travaillait dans une usine importante (2700 ouvriers). Parmi les intervenants venant de l'extérieur se trouvait un électricien russe qui, après de discrètes discussions, acceptait de fournir à notre détenu des vêtements pour s'évader à la seule condition qu'un prisonnier russe puisse profiter de l'aubaine. L'affaire était bien engagée, malheureusement l'ouvrier russe se confiait devant un mouchard. La Gestapo avertie l'arrêtait et l'envoyait à Neuengamme. Nos deux candidats à l'évasion se retrouvaient avec une cible rouge dans le dos; c'était la mort assurée. Alors, une opération sauvetage se mettait en place: S. tombait "gravement malade", suivait l'annonce de sa mort et l'envoi de son corps à la morgue du camp où les morts ne manquaient pas, le corps d'un Tchèque prenait la place de S. alors que celui-ci, sous le matricule et l'identité du défunt revenait à la vie. Tout cela nécessitant de multiples complicités le long de la chaîne; en particulier au Revier où agissait le docteur Barraud qui me sauva personnellement la vie et à qui je dois une profonde reconnaissance.

## b) La "soupe des Français"

La solidarité allait jouer dans de nombreux camps, partout où il fut possible de saper la main mise des "triangles verts". Des exemples de réussite nous ont été donnés et c'est ainsi que l'on garde en mémoire le camp annexe d'Heinkel le plus important des kommandos de Sachsenhausen où passeront près de trois mille Français. Dans ce kommando, comme dans d'autres lieux, la présence des Français attisait quelques réticences.

Beaucoup se rappelaient la passivité de nos gouvernants lors de la guerre d'Espagne, comme nos attermoissements face à la politique nazie, l'accueil plus que mesuré des Républicains espagnols sur notre terre de France, l'armistice, Pétain, la collaboration...

Initialement, sous la gestion des "Verts", les Français allaient pâtir de cette situation tempérée toutefois par la présence d'Espagnols intégrés et à quelques Allemands ayant appartenu aux Brigades internationales et se rappelant des 7500 Français volontaires participant aux combats sur la terre d'Espagne

En février 1943, arrivait à Sachso le premier contingent des "58000". L'organisation clandestine des politiques allemands en avertissait ses responsables de Heinkel et délégua au Vorarbeiter de la cuisine une équipe de confiance qui mettait rapidement sur pied un mode particulier d'aide aux plus handicapés. Des suppléments alimentaires étaient ainsi distribués selon les demandes faites par les responsables de la solidarité dans les blocks. L'équipe de cuisine, bien qu'internationale, n'accordait aucune faveur particulière. Tous les soirs, après l'appel, des agents de liaison venaient chercher le supplément alimentaire.

Mais, il faut savoir que ce secours inespéré provenait de la décision prise à l'unanimité par les détenus de la brigade de cuisine d'abandonner leur portion complète du soir pour augmenter la part allant à la solidarité.(1)

"La solidarité des cuistots français (?) de Heinkel ne s'est pas faite au détriment de la collectivité: c'était le sacrifice de nos camarades qui l'alimentait".(2)

De la même façon, l'équipe de cuisine préparait des suppléments pour le Revier non sans difficultés ni

Ce jour-là, avec l'accord de l'organisation clandestine que j'avais sollicitée, j'ai fait savoir au *Blockhäftester*, le désir des Français de voir un des leurs servir la soupe, en l'occurrence moi. Il a accepté.

Je crois que c'est un fait unique dans l'histoire du camp. En effet, cette démarche avait une portée politique. Outre qu'elle remettait en cause, dans les faits, la hiérarchie établie par Himmler, elle était perçue comme une revendication hautement affirmée et, qui plus est, satisfaite par un chef de block, ce qui était impensable et inacceptable dans un camp de concentration. Dans la logique des S.S., elle aurait dû mériter une sanction exemplaire mais, fort heureusement, rien n'a suivi.

Lorsque les bouteillons sont arrivés, le *Blockhäftester*, un communiste allemand, le *Stubendienst* ukrainien comme le *Vorarbeiter* polonais de la colonne 4 du Hall 3, étaient tous présents. La responsabilité de tous était engagée. Le chef de block m'a fait signe de servir. Muni de la louche du *Stubendienst*, j'ai remué consciencieusement le contenu et commencé la distribution. Tous les regards du réfectoire étaient tournés vers moi. Je m'appliquais pour que la louche soit bien pleine. A la fin de la distribution, il restait à peine une demi louche en rabiote pour les trois Russes qui assuraient le transport des bouteillons et de la vaisselle. Ils attendaient leur récompense. En voyant le peu qui restait au fond du bouteillon, ils ont fait grise mine.

[...]

Cette action eut des répercussions auprès des Français de la baraque qui nous témoignèrent beaucoup de reconnaissance mais aussi auprès de tous les détenus. Dans notre block, cohabitaient Russes, Polonais, Ukrainiens et Français, tous "Triangles rouges". [...] La "soupe des Français" et son service contribueront à bonifier considérablement cette situation. Ils firent également leur effet sur les responsables de notre block.

[...]

Chaque dimanche soir, les mêmes questions et les mêmes angoisses nous assaillaient:

Qui choisir pour la tranche de pain ?

Que sont devenus ceux que l'on a aidé ?

Lesquels sont morts ou partis en transport vers d'autres camps?

<sup>1</sup> "Sachso", Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Pocket, page 397

<sup>2</sup> "Sachso", Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Pocket, page 398



tractations présentées par les responsables médicaux jusqu'en novembre 1943 date où le comité allemand de Sachsenhausen profitant de la réorganisation du Revier implantait du personnel sanitaire de confiance. Les cuisiniers multinationaux livraient alors casse-croûtes, soupe S.S, légumes frais, en quantité qui, aujourd'hui paraîtrait dérisoire mais sauvaient alors la vie de nombreux hospitalisés...(3) La solidarité se jouait, en ce temps, par cuillerée de soupe, par tartine...

Pour être efficace cette solidarité se devait d'être coordonnée et organisée. Chaque jour étaient signalés les cas demandant un secours d'urgence. Cela étant, il n'y avait pas plus de dix à quinze casse-croûtes à répartir chaque soir en sachant que certains cas nécessitaient un secours régulier sur plusieurs jours. Dans le livre "Sachso", les témoins français, abandonnant les idéologies et leurs désaccords possibles précisent que, après de nombreuses discussions il avait été décidé que le mode de répartition devait concerner tous les Français sans

<sup>3</sup> dito, page 399

distinction. Toutefois, à la réception des colis il était prévu de réserver une part à un jeune parmi les Russes, ceux-ci n'ayant plus aucun lien avec leur pays.(4)

Car, effectivement, la solidarité des Français allait passer au-dessus des nationalités en se proposant, à plusieurs reprises, à l'ensemble des détenus du Kommando Heinkel. En effet, par les colis reçus arrivaient des aliments nécessitant une cuisson qui ne pouvait se faire qu'en cuisine.

Donc, tous les ingrédients ayant été rassemblés le samedi, la cuisine spéciale s'effectuait le dimanche, avec l'aide du Vorarbeiter et après avoir soudoyé le S.S chef de cuisine. Des prélèvements de nourriture étaient même faits sur les stocks S.S !

Le résultat donnait une soupe bien épaisse, appelée "La soupe des Français". Elle était répartie équitablement d'après la liste des donateurs. Cela devait durer jusqu'au bout, pendant deux ans.

<sup>4</sup> dito, page 400

## II - 3 L'information des détenus

Si l'idée de survivre s'appuyait essentiellement sur la solidarité il lui était indispensable d'accéder à l'information, de connaître le cours du conflit pour pouvoir bâtir l'espoir justifiant ces efforts, ce combat, cette misère de chaque jour.

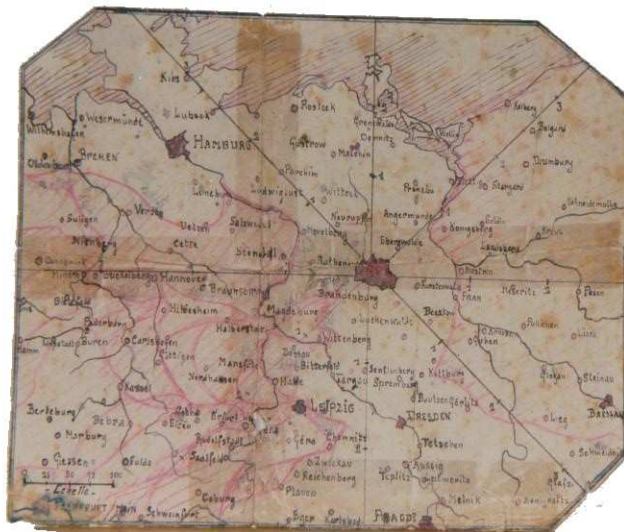
Pour accéder à cette information venant de l'extérieur, d'un monde inaccessible, les détenus ne pouvaient compter que sur quelques failles inespérées: des prisonniers de guerre employés sur le même lieu de travail et rencontrés furtivement et, dans les mêmes ateliers, quelques rares civils allemands hostiles au régime nazi. L'information collectée devait être travaillée car elle provenait, le plus souvent, soit du journal "Le Traît", édité par le monde pétainiste pour les prisonniers de guerre français ou pour les travailleurs libres en Allemagne, soit du journal du parti nazi, le Völkischer Beobachter. Le dépouillement de ces journaux pouvaient apporter quelques nouvelles de France et les colères des éditorialistes laissait percevoir l'évolution de la Résistance française; de

quoi reconforter les âmes meurtries. Par ailleurs, l'avance des armées russes ne pouvait être cachées malgré l'efficace talent de la propagande nazie, encore plus radicale dans la censure que Madame Anasthasie que nous connaissions, en France.

A Sachsenhausen, il nous est précisé que la "revue de presse", en quelque sorte, se faisait chaque jour au B.M.K., bureau d'étude d'outillage de l'usine Heinkel; un lieu où la plupart des dirigeants de la Résistance étaient regroupés. Communistes ou gaullistes tous oeuvraient ensemble. Chaque matin, à 8 heures, le bulletin était rédigé en trois exemplaires, qui remis entre de nouvelles mains allaient être reproduits à nouveau pendant la pause de midi.

Les nouvelles circulaient et se propageaient apportant un peu d'espoir et la perception d'une possible fin des souffrances.

Ce bulletin allait circuler pendant vingt-deux mois, d'avril 1943 à janvier 1945.(1)



**Carte dressée et mise à jour (voir annexe page 16)  
(lignes de front Est et Ouest)  
par Guy Chataigné**

## II - 4 Les manifestations

Malgré les conditions de vie mortifères qui leur étaient infligées, ces femmes et ces hommes souhaitaient encore se regrouper au nom de leur histoire, de ce passé commun d'où surgissaient quelques dates qu'ils ne pouvaient laisser passer. Il apparaît ainsi qu'à Sachsenhausen, depuis le 14 juillet 1943, était célébrée la fête nationale dans tous les halls. Certains avec du fil électrique confectionnaient des insignes tricolores accrochés à la boutonnière.



fête. Un jeune sapin, sur lequel de la limaille d'aluminium était saupoudrée, scintillait à l'aide de deux ampoules complémentaires. Un violon et des chants. La fête étant interdite par le Hallenführer SS, elle se déroulait clandestinement avec la peur au ventre. Un violon, des chants... Tout allait bien se passer, heureusement.(1)

Notre ami, René Dupau, aujourd'hui disparu, gardait précieusement le souvenir ci-contre, qu'il voulut bien me confier en me demandant de ne pas l'oublier et de le faire connaître..

De même, le 20 septembre 1943, date anniversaire de la bataille de Valmy. Trois mois plus tard, c'était Noël. En prévision de cette fête et malgré leur faim permanente ils parvenaient à faire quelques réserves afin d'améliorer, à leur dépens, le repas de

<sup>1</sup> Sachso, Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Pocket, 2003, page 406

## II - 5 De la perruque aux sabotages

Pour une grande part, les femmes et les hommes détenus se retrouvaient impliqués dans la machine économique S.S. Plus ou moins gravement selon les affectations, certains étant effectivement jetés malgré eux dans la fabrication directe d'armements, ce qui allait soulever de nombreux cas de conscience.

Chacun d'entre eux savait ce qu'il pouvait encourir pour un sabotage, la détérioration, le vol de matériel ou d'outillage. Ces divers incidents entraient dans la catégorie des crimes de guerre; ils étaient impitoyablement punis de la peine de mort.

Malgré cette menace capitale, quelques éléments de la population concentrationnaire allaient mettre en place un éventail de moyens capable de nuire à la production qui leur était imposée. Ces moyens étaient divers pouvant aller du simple refus au travail, au sabotage pur en passant par ce qu'on appelle le "travail à la perruque" (1)

Les conséquences évidentes étaient le ralentissement ou l'engorgement de la production, délais de fabrication dépassés, mauvaise qualité et rebuts normaux ou anormaux ou pièces fabriquées avec les conséquences à l'utilisation finale.

<sup>1</sup> Dans "Le parler des métiers", Pierre Perret définit le travail en perruque comme un « bricolage personnel fait à l'atelier, au détriment de l'entreprise. » Le parler des métiers, Pierre Perret, Robert Laffont, 2003

A Ravensbrück, les femmes détenues étaient évidemment, elles-aussi, conscientes de la réalité des choses. "On fabrique de gros obus, très lourds à manipuler. Obus de DCA qui pèsent 9 kilos. Et qui pèsent encore plus lourd sur notre coeur. Notre épuisement est grand; notre désespoir plus grand encore d'avoir à travailler pour la machine

de guerre ennemie. (1)

S'exerçait alors "l'opposition au travail". Pas de volontaires déclarées, les chefs d'embauche devaient, eux-mêmes, effectuer leurs choix. Souhaitant augmenter le rendement de ses travailleuses l'organisation nazie proposait des primes, une cantine, de quoi se

<sup>1</sup> Les Françaises à Ravensbrück, Amicale de Ravensbrück, Galimard, 1965, page 247

nourrir... Les Françaises refusaient l'appât: la cantine ouverte sur des boîtes de conserves attirantes. Feignant de dormir, elles étaient alors extraites des blocks à coup de pied, parfois tirées par les cheveux. En pure perte...(2) Même la faim ne pouvait les faire fléchir.

Et puis, il y avait le refus individuel au travail et le sabotage. Eviter le

<sup>2</sup> dito, page 249

travail, c'était éviter de partir en kommando, de quitter Ravensbrück. C'était accepter des travaux dans les marais, dans les carrières, loin des usines à production militaire. L'ultime déclassement était de devenir *Verfügbar*, c'est à dire "disponible". Et là, la malheureuse était sans cesse poursuivie; elle devait se cacher par tous les moyens possibles afin d'éviter la mort.(3)

Le "travail à la perruque", fait à Sachso, nous est particulièrement bien expliqué en quelques pages. (4) Les S.S. pouvaient être clients du détenu adroit, pour la fabrication d'un coupe-papier, d'un briquet, des timbales et même des tables en fer forgé. Jusqu'en 1944 et l'intervention de la Gestapo, S.S. et chefs d'atelier trafiqueront à l'extérieur avec les objets fabriqués, torpillant, ainsi, eux-mêmes la production de guerre.

Malgré la menace suspendue au-dessus de leur tête, de nombreux cas de sabotages étaient constatés dans différents camps. Ainsi à Buchenwald, "les sabotages commencèrent dès la construction des bâtiments: les sacs de ciment furent gaspillés par milliers pour les fondations... Jamais les cages pour les ascenseurs et monte-charge hydrauliques, la grande fosse pour le montage des fusées, le stand de tir pour les essais derrière les usines ne furent étanches..." (5) La production des usines d'armement Gustlof ne devait commencer qu'après plusieurs mois de retard.

A Ravensbrück, le sabotage restait difficilement réalisable; la surveillance ne se relâchait pas et la riposte pouvait être mortelle.

<sup>3</sup> dito, page 253/254

<sup>4</sup> Sachso, , *Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen*, Pocket, 2003, page 375

<sup>5</sup> *Le Livre de la Déportation*, Marcel Ruby, 1995, page 85

C'était donc de la poussière dans un endroit où il n'en fallait point, une mauvaise utilisation des outils se brisant maladroitement ou bien, encore, le ralentissement des chaînes de fabrication en prenant position aux points les plus névralgiques.

Là aussi, les conseils données par l'encadrement étaient suivis d'une manière scrupuleuse et contradictoire.

"Vissez à fond" devenez "vissons à demi";

"Remplissez à mi-hauteur" et un geste malheureux remplissez à ras-bord; pièces noyées dans une laque prévue en couche fine; pas de vis faussés; carters fragiles tombant par inadvertance...

Détérioration, ralentissement et freinage se retrouvaient partout, à l'usine, sur les wagons. Les rares détenues occupant des postes de contrôle, bien que surveillées, pouvaient, parfois, laisser passer des pièces défectueuses ou en rejeter d'autres pourtant correctes.

Ainsi pouvaient-elle écrire, après leur retour au pays:

"Nous avons donc essayé d'être intelligemment imbéciles et maladroitement".(6)

Mais c'est par cela que le camp d'aviation du Petit-Koenigsberg pu être retardé jusqu'à l'arrivée des troupes soviétiques

A Dachau, à l'usine BMW d'Allach, le sabotage actif cherchait à détériorer les machines en introduisant de la limaille ou des éléments abrasifs dans les graisseurs. Autre moyen d'action: la production, soit le ralentissement des chaînes freinant la production, soit la surproduction qui provoquait des problèmes de stockage. Enfin, certains déportés étant affectés au contrôle des pièces rejetaient des éléments pourtant bons qui retournaient alors à la fonderie.

<sup>6</sup> dito, page 259

Rappelons qu'un saboteur démasqué était automatiquement pendu sur la place d'appel(7)

A Dora, les détenus travaillaient sur V1 et V2. Les sabotages se multipliaient à partir de fin 1944. En fait, sur 11300 V1 tirés vers l'Angleterre, un cinquième manquait le départ. Sur les 10800 V2 tirés jusqu'en mai 1945, 5000 éclataient au départ et la moitié seulement atteignait les îles Britanniques. Il est difficile de déterminer la part que l'on peut impliquer au sabotage. Reste, toutefois, le texte de la circulaire du 8 janvier 1945 de la direction du KZ:

**"Nous avons sujet de signaler qu'à maintes reprises, par des perturbations, des destructions et vols, des dommages ont été sciemment et volontairement causés à nos installations." (8)**

Une répression féroce allait s'abattre sur le camp.

Au camp de Sachsenhausen différents exemples de sabotage nous sont proposés. Ainsi, à Klinker, où se trouve une fabrique de munitions anti-chars appelées "grenades".(9) Il ressort du témoignage des intéressés que pour une production de 10000 grenades par jour, les 2/3 de celles-ci partaient au rebut.

C'est encore un groupe de quatre tours avec un seul en fonction au pied duquel s'accumulent les grenades. L'une d'elles tombe accidentellement sur le câble d'alimentation et provoque un arrêt de plusieurs heures. A partir de ce jour, cet incident accidentel allait pourtant se reproduire.

Chez Demag, ce sont les roues sur

<sup>7</sup> *Le Livre de la Déportation*, Marcel Ruby, 1995, page 113

<sup>8</sup> *Le Livre de la Déportation*, Marcel Ruby, 1995, page 124

<sup>9</sup> *Sachso, Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen*, Pocket, 2003, page 381

lesquelles doivent être montées les chenilles de chars qui se cassent de façon mystérieuse.

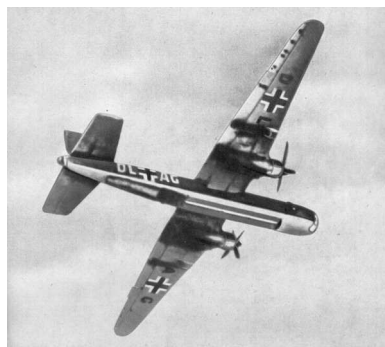
La "kolonne" 7 est préposée à la fabrication d'obus avec, pour matériel principal, une presse à étirage qui, grâce à un système adapté, se coince malencontreusement; provoquant deux à trois heures de réparation, parfois la demi-journée. Résultat: sur les trois cents obus de prévus, seuls quarante à quate-vingt obus sortiront.

Résultats aussi surprenant sur une petite presse formant les ogives des obus: 60% des obus ne répondent pas aux normes; trop courts, trop longs, trop larges, trop étroits... tous prennent la direction de la ferraille. (10) Après deux mois de travail l'équipe réussit à produire deux wagons de deux cents obus.

Au kommando Heinkel, tous les efforts se cristallisent sur le bombardier Heinkel He-177 qui sera le plus grand échec de l'industrie aéronautique allemande

<sup>10</sup> Sachso, Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Pocket,2003, page 387

durant la Seconde Guerre mondiale; aux côtés de la chaîne officielle de montage s'était mise en place, avec le temps, une chaîne de sabotage commençant son travail, logiquement, dès les bureaux de dessin où sont déjà truqués les côtes des pièces, les tolérances ou les quantités.



**Le bombardier Heinkel 177  
"le cercueil flamboyant"**

Derrière leur table à dessin, les détenus se livraient à des travaux surprenants; l'un d'eux sculptait les pièces d'un jeu déchet, l'autre tricotait des chaussettes, certain reconstituait un cours de mathématique alors que son voisin étudiait l'allemand ou travaillait sur le bulletin d'information.(11)

<sup>11</sup> Sachso, Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Pocket,2003, page 409

Il est difficile, dans ce document de travail, de donner la totalité des actes de sabotages que devait connaître ce malheureux appareil dont les tribulations allaient réjouir le coeur des Français.

Dans l'été 1943, aux essais en charge, un He177 se coupait en deux. Plusieurs avions étaient endommagés après un atterrissage sur la ventre, le train n'ayant pu sortir. D'autres devaient s'abattre, volets bloqués. Début 1944, seuls 17 He177 revenaient d'un raid sur l'Angleterre qui avait fait décoller 85 appareils.

Le 18 avril 1944, l'usine d'Heinkel subissait un important bombardement anglo-américain qui entraînait peu après l'abandon du Heinkel H177 à la grande satisfaction des détenus qui, au chalumeau, vont devoir découper, avec grand plaisir, les soixante carcasses de bombardiers encore au montage.(12)

<sup>12</sup> Sachso, Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Pocket,2003, page 4259

## a) Les représailles

Il est évident que les S.S. responsables de la production ne pouvaient que se méfier de cette main-d'oeuvre, physiquement diminuée, certes, mais encore vindicative, et assez astucieuse, pour se livrer à de multiples activités de sabotage ou de malfaçon. Là encore, la dénonciation se portait bien.

A Dora, les exécutions avaient lieu à l'extrémité du tunnel B. Mains liées derrière le dos, un morceau de bois entre les mâchoires, les suppliciés étaient pendus au bout d'un câble tracté par un treuil électrique. Plus de trois cent détenus étaient suppliciés de cette façon. (1)

Au camp de Sachsenhausen, en août 1943, les activités de sabotage se trouvaient bien engagées. La crainte d'une dénonciation devait se concrétiser et

<sup>1</sup> Le Livre de la Déportation, Marcel Ruby, 1995, page 124

s'abattre sur les détenus travaillant au début de la chaîne Heinkel H177.

En juillet-août 1944, la répression fond à l'autre bout de la chaîne, au hall 8. La Luftwaffe n'en pouvait plus de réceptionner les pièces défectueuses et d'enregistrer les incidents survenus, au décollage, en vol ou l'atterrissage. Bilan catastrophique pour l'avionneur qui connaissait des rendements dérisoires et voyait ses stocks disparaître. Des mouchards étaient mis en place. Le 11 octobre 1944, 27 responsables de la Résistance intérieur du KZ, dont trois Français, sont exécutés. Le 25 octobre suivant 102 antinazis sont envoyés en "transport de représailles" au KZ de Mauthausen

## II - 6 La Libération

La Résistance, lorsqu'elle existait, se préparait pour le but ultime: la Libération. Malheureusement, dans la plupart des cas, cela devait se terminer par les criminelles marches de la mort au cours desquelles la solidarité allait encore se montrer.

Dans certains camp, comme à Buchenwald, il fut possible de détourner des armes, indispensables mais peu nombreuses, disons le. Dans ce camp, où 850 détenus étaient enrôlés dans la Résistance interne, il fut possible de récupérer 10 fusils aux usines Gustloff; tandis que l'armurerie des SS allait procurer deux pistolets et des grenades à main. Le 24 août 1944, un bombardement ayant causé des victimes parmi les SS, il était donné l'ordre aux infirmiers de ramener avec les corps des détenus tués, les pistolets et les baïonnettes des SS morts pendant le bombardement.

Fin février 1945, l'inventaire des armes collectées donnait:

91 carabines et 2500 cartouches;  
1 fusil-mitrailleur avec 2000 coups;  
20 armes à feu de petit calibre;

200 bouteilles incendiaires;  
des grenades à main improvisées;  
des armes blanches improvisées.  
Le bilan global restait pourtant négatif, beaucoup d'armes n'ayant pas servi depuis longtemps.

Le 11 avril 1945 (1).à 14h30 les résistants clandestins s'emparaient des locaux administratifs. A 15h15, un drapeau blanc flottait sur le mirador. La distribution d'armes s'effectuait comme prévu. Le Comité international clandestin prenait la situation en main. Vers 16 heures arrivaient les troupes américaines dans un camp déjà sous contrôle.

A Mauthausen, dans les derniers jours d'avril 1944, après le départ des S.S., le Comité international obtenait, du capitaine Kern de la Schutzpolizei, l'administration du camp intérieur. Le 5 mai, un groupe de combat occupait le village de Mauthausen et se mettait à la recherche des S.S. en fuite. Le 7 mai, au matin, l'armée

<sup>1</sup> *Le livre de la déportation, Marcel Ruby, Robert Laffont, 1995, page 84*

américaine pénétrait dans le camp. A Sachsenhausen, des groupes de combat se mettaient en place. Les armes faisaient défaut et, pourtant, dès 1941, les Français, en particulier le groupe des mineurs, fabriquaient des poignards. Le peu d'armement existant était aux mains des déportés allemands et soviétiques qui avaient cachés dans des bidons vides des cuisines:

- 8 automatiques Mauser
  - 300 cartouches et
  - une vingtaine de grenades provenant du magasin de la garde personnelle de Hitler (2)
- Au mois d'avril 1945, l'inventaire des armes en main donnait:
- Une quarantaine de mousquetons et de revolvers;
  - quelques grenades venant de Klinker ou de Lichterfelde et des engins de fortune.

L'évacuation du camp, le 21 avril 1945, empêchait l'affrontement inégal qui aurait pu se produire(3)

<sup>2</sup> *Sachso, Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Pocket, 2003, page 454*

<sup>3</sup> *Le livre de la déportation, Marcel Ruby, Robert Laffont, 1995, page 260*

## III - Les camps d'extermination

Les camps d'extermination étaient une fin. Peu d'espoir pouvait s'en dégager. Aussi, les groupes ne purent se développer dans ces lieux qui n'étaient, réellement, que de passage.

Pourtant, le désespoir pouvait insuffler la force nécessaire à la rébellion. Ainsi à Sobibor(1), le 14 octobre 1943, la révolte éclatait. Il y avait alors, sur place, 600 déportés juifs, chargés des corvées, dont 80 femmes. 300 d'entre eux parvenaient à rejoindre la forêt, seuls 47 survivront. La

<sup>1</sup> *Le livre de la Déportation, Marcel Ruby, Robert Laffont, 1995, page 375*

destruction de Sobibor était décidée par Himmler; 50 détenus verront la fin de la guerre. Afin d'achever le travail des S.S, le terrain était labouré et planté d'arbres afin de faire disparaître l'horreur.

Peu avant, à Tréblinka, (2) le 2 août, se sachant condamnés, les juifs détenus se révoltaient; 600 parvenaient à s'échapper sur le milliers de présents ce jour-là. Ils se réfugiaient dans la forêt voisine. La plupart était repris.

Là encore, le camp fut détruit, rasé, labouré. Du lupin était planté

<sup>2</sup> *ditto, page 390*

afin que disparaisse toute trace. Une fermette était même construite. Le camp d'Auschwitz est à la fois camp de concentration et camp d'extermination, à Birkenau.

Il nous faut donc mettre en avant la révolte des 600 détenus du Sonderkommando, le 7 octobre 1944. Chargés du transport et de l'incinération des prisonniers gazés. ces détenus savaient pertinemment que, ayant vu trop d'horreurs, ils seraient, eux-mêmes, exécutés.

Ils seront tous exterminés.(3)

<sup>3</sup> *ditto, page 314*

## ***IV - Conclusions***

Il apparaît, de façon claire, que ni la cruauté, ni la puissance ou le nombre ne peuvent venir à bout de l'énergie que développent la colère et la soif de liberté dans un corps affaibli torturé par la faim, le froid, la peur mais gardant encore l'espoir de la Victoire.

Beaucoup n'ont pu que subir, d'autres, toujours "Combattants de l'ombre", ont gardé à l'esprit de voir, un jour, la fin de cette idéologie néfaste et criminelle, le "National-socialisme" que certains, malheureusement de nos jours, voudraient nous proposer à nouveau en oubliant, sciemment, le macabre bilan que cette forme de penser nous a laissé.

Recherche documentaire et synthèse  
Jacques Loiseau.



Carte des opérations

developpée

par

Guy Chataigné



Carte d'Allemagne  
Avril 1945

Carte réalisée au Kommando Klinker (Camp de Sachsenhausen, en début avril 1945, au verso d'un morceau de plan provenant de l'atelier d'aviation Heinkel, au Kommando Speer.)

Elle a été transcrite à partir d'une carte d'Allemagne figurant sur un numéro du journal nazi Völkischer Beobachtung auquel avaient accès les "Prominents" (détenus allemands constituant la hiérarchie intérieure du camp).

L'outil en fut un porte-plume mis à ma disposition par un détenu politique berlinois.

Elle tendait à faire apparaître la progression journalière des forces alliées à l'ouest.

Elle ne put être renseignée qu'à partir du 10 avril, date du bombardement qui détruisit le kommando Klinker (fonderie d'armement et briqueterie). Lors de ce bombardement des tracts en allemand, destinés à la population civile indiquaient les noms des villes tombées aux mains des Américains et des Britanniques. Ces renseignements allaient être exploités.

Du 11 au 20 avril, la tenue de cette carte a été poursuivie grâce:

- aux tracts glanés par les déportés occupés sur des kommandos extérieurs, et rentrant chaque soir au camp.
- aux informations provenant des journaux nazis eux-mêmes, relatant les "replis stratégiques" de la Wehrmacht.

Les lignes de fronts ont été marquées en rouge à l'aide d'un bout de crayon de couleur "acheté" contre trois pommes de terre.

Les dates, écrites avec un crayon papier dérobé à un Vorarbeiter un an plus tôt au kommando Heinkel, échelonnées du 11 au 20 avril sont pratiquement devenues illisibles.

L'évacuation du camp (suivie de la "Marche de la Mort") le 21 avril a mis un terme à la tenue de la carte.

Il n'a pas été possible de disposer d'informations fiables sur l'avance des armées soviétiques, à l'est. Mais depuis le 15 ou le 16 avril, le rapprochement continu de la canonnade était révélatrice d'une fulgurante progression. Les Soviétiques ont d'ailleurs atteint et libéré le camp de Sachsenhausen le 22 avril.

A noter que le but recherché de cette carte - en cette période de total dénuement et de sauvagerie débridée - a été de restaurer le moral des camarades les plus défaits, en les convaincant de l'imminence de la libération.

Peut-être contribue-t-elle ainsi à maintenir en vie certains détenus ayant atteint les limites de l'épuisement en provoquant le sursaut de la survie.

Elle a été assez miraculeusement sauvée des fouilles et des tribulations de la "Marche de la Mort".

L'original, de dimensions plus restreintes, a été déposé au Musée de Mémorial de Sachsenhausen en avril 1999

**Guy Chataigné**

## ***IV.- Bibliographie***

- Dictionnaire historique de la Résistance, sous la direction de François Marcot, Editions Robert Laffont, Paris 2006
- Auschwitz, les nazis et la "solution finale", Laurence Rees, Albin Michel, 2005
- L'impossible oublié, Tallandier, F.N.D.I.R.P. Thomas Fontaine, 2009
- Sachso, Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Terre Humainr, Plon, 2003
- Les Françaises à Ravensbrück, Amicale de Ravensbrück, Gallimard, 1965
- Aucun de nous ne reviendra, Charlotte Delbo, Editions de minuit, 1970
- Toute une vie de résistance, Pop'Com FNDIRP, Marie-Jo Chombard de Lauwe, 2002
- Mémorial de la Déportation, tome 1 à 4, F.M.D. 30/02004
- Les médecins de l'impossible, Christian Bernadac, France-Empire, 1968
- Les S.S, un avertissement de l'Histoire, Guido Knopp, France Loisirs, 2002
- Au coeur du troisième Reich, Albert Speer, Arthème Fayard, 1971
- La Déportation, FNDIRP, 1974
- Mémoires du XX° siècle 1940-1949, Encyclopédie Bordas, SGED, Paris, 198 9
- Mes printemps de barbelés, Georges Durou, Editions les Nouvelles de Bordeaux, 2011

## VI.- Table des matières

### Concours de la Résistance et de la Déportation Année 2011-2012

#### « LA RÉSISTANCE DANS LES CAMPS DE CONCENTRATION NAZIS »

<b>I.- Une extermination économique</b>	<b>page 02</b>
1. L'environnement concentrationnaire	
2.-Un révoltant outil de production et d'extermination rentable	
a) Importance de l'économie S.S	<b>page 03</b>
b) Gestion de la main d'oeuvre	
 <b>II.- La résistance dans les camps</b>	<b>page 03</b>
1. La solidarité nécessaire	<b>page 04</b>
2. Le poids des structures internes	<b>page 05</b>
a) Le monde sanitaire	<b>page 06</b>
b) La soupe des Français	<b>page 08</b>
3. L'information des détenus	<b>page 09</b>
4. Les manifestations	<b>page 10</b>
5. De la perruque aux sabotages	<b>page 10</b>
a) Les représailles	<b>page 12</b>
6. La Libération	<b>page 13</b>
 <b>III.- Les camps d'extermination</b>	<b>page 13</b>
 <b>IV.- Conclusions</b>	<b>page 14</b>
 <b>V - Annexe</b>	<b>page 15</b>
Carte d'Allemagne	<b>page 16</b>
Commentaires	<b>page 17</b>
 <b>V.- Bibliographie</b>	<b>page 18</b>
 <b>VI.- Table des matières</b>	<b>page 19</b>